

SÉVERINE DE POSSEL-DEYDIER

*Mère,
je voulais juste
que tu m'aimes*



Séverine de Possel-Deydier

Mère je voulais juste que tu m'aimes

© Séverine de Possel-Deydier, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1063-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement

Tous les prénoms et noms de famille des personnes ont été volontairement changés dans ce récit.

Les lieux, quant à eux ont été retranscrits, intacts.

INTRODUCTION

Ça y est ! 50 ans ! J'ai atteint mon demi-siècle.

Je dois avouer que ma vie d'aujourd'hui me convient plutôt bien, malgré cette maladie qui pourrit mon quotidien, entre douleurs, radios, scanners, IRM, opérations, rendez-vous médicaux, rendez-vous kiné, rendez-vous balnéo...

Je suis consciente d'avoir été bien plus malheureuse que cela car, même si aujourd'hui les douleurs me tiraillent et me paralysent parfois, je n'ai pas peur, je suis sereine...

Sereine car je sais que mon homme m'aime et me le montre chaque jour, sereine car mes enfants, adultes et indépendants sont heureux et m'aiment, sereine car cette jolie petite fille que la vie m'a apportée grâce à ce que l'on appelle la « famille recomposée » m'aime...

Oui, je me sens aimée... mais je pense... et je me laisse embarquer dans le tumulte du passé parfois malgré moi, puisque j'arrive enfin à avancer, à courir même.

Dans cette course folle, je m'arrête soudain brutalement, comme si penser m'était enfin permis et renoncer m'était interdit. Je me fige alors, laissant la peur s'emparer de moi, et je me retourne, anxieuse, comme angoissée à l'idée de voir ou revoir en face, ce que ma tête s'était efforcée d'oublier depuis tout ce temps.

Je sais qu'elle a multitude de choses à me révéler mais j'ai toujours feint de l'écouter, trouvant mille excuses ou autres diversions.

Mais là, impossible d'y échapper, 50 ans : le bilan !

Le temps a passé si vite, enfin non, pas tant que ça.

S'il est vrai que depuis ces dernières années il défile à grande vitesse, qu'il me devance, me double, me sème... cela n'a pas toujours été le cas.

Une chose est pourtant sûre : maintenant, je me souviens de tout !

De tout... comme si c'était hier, surtout de mon enfance, alors qu'il y a quelques mois encore, certaines périodes restaient dans l'ombre, cachées, comme dissimulées sous une brume déguisée en une fausse joie apparente,

semblant si bien tromper son monde.

Tout a changé depuis que je sais que je suis atteinte de ce fichu syndrome. Ma vie a pris une autre tournure et mon quotidien s'en est retrouvé complètement modifié. Chaque instant se déroule comme un éternel combat contre la douleur, contre les douleurs... celles venues de partout, de nulle part... celles expliquées, celles qui ne le sont pas...

Une maladie sournoise qui amène le doute quand tout est clair et entraîne le chaos quand tout va bien. Là aussi, tromper son monde, faire croire que tout va bien, donner le change. Ne pas faire pitié. Ne pas se plaindre... mais souffrir en silence... et ça, je sais faire !

Vingt ans d'errance médicale avant de poser un mot sur mes maux, mes incapacités, mes souffrances.

Toutes mes articulations me titillent à tour de rôle, mes forces parfois se dérobent, mes pensées souvent s'évaporent, ma respiration se saccade et mon cœur soudain s'accélère, sans parler de tous ces murs et ces obstacles qui se rapprochent vicieusement de moi pour me sauter dessus. Et ça, ce n'est qu'une infime partie des symptômes...

Dans les difficiles passades, où je perds totalement la notion du temps, mes souvenirs me sautent à la figure en cascade.

On connaît tous, enfin je crois, ces périodes où le temps s'allonge, le temps piétine, le temps s'enlise, et quand il vous rattrape, il vous stoppe et se retourne pour vous regarder droit dans les yeux et ne plus vous lâcher. Impossible de s'en éloigner, de lui échapper, impossible non plus de feindre de l'ignorer, il est là face à vous, comme il est là, face à moi !

Et les souvenirs reviennent sans être invités. Car ce malaise, ces doutes, ces frustrations, ces peurs je les ai déjà connus dans un autre contexte, dans un autre temps.

De cette lointaine période aussi tourmentée qu'enlisée, presque engluée dans cette atmosphère si familière qui me dépasse encore parfois, je n'ai gardé que du dégoût.

Oui, du dégoût... mais à cette époque, ma vie n'était pas remplie que de cela... enfin presque.

Tristesses, lourdeurs, remous, tourments, chocs, regrets, incompréhensions... culpabilité aussi, et bien d'autres aspects que j'aimerais tant réussir à comprendre, ou à taire définitivement.

Ce n'est que grand nombre d'années plus tard, quand j'apprendrai donc l'existence de cette maladie, que j'arriverai à poser des mots dessus... des mots, sur ces maux. Des mots qui donneront toute leur dimension à une douleur sourde, profonde, lancinante, et finalement : un chaos inévitable.

Mon esprit ne peut alors que faire ce parallèle entre cette enfance meurtrie et cette maladie qui me ronge aujourd'hui.

Mon état de santé se détériore de plus en plus et depuis peu mes douleurs deviennent insupportables, m'empêchant parfois même de me lever. Ces tenailles qui m'étreignent le dos à chacun de mes mouvements comme ces pincements qui contraignent mes articulations à chaque geste que j'engage : tout m'est devenu pénible et la force de ce calvaire aussi indicible qu'insensé, me diminue jour après jour.

Pourquoi moi, pourquoi cette maladie ?

Voilà la question récurrente qui occupe et hante ma vie de jour comme de nuit.

Pourquoi moi pourquoi cette enfance meurtrie ?

Aucune réponse de mon esprit. Parfois, il m'envoie des phrases toute faites, comme tout droit sorties d'un tribunal imaginaire.

Cela doit être ma faute. Je suis coupable, je dois payer, je dois subir, je dois souffrir, je dois mourir...

Coupable, certes mais sans savoir de quoi... sans doute coupable d'être là, coupable d'exister, coupable d'être en vie.

Est-ce vraiment ma faute si la mère ne m'aimait pas ? Suis-je arrivée trop tôt dans une vie qu'elle avait déjà choisie et que je venais bouleverser ? Était-elle trop fragile pour m'accueillir dans sa nouvelle vie où elle s'acquinait avec un artiste alcoolique prêt à renoncer à ses propres enfants pour accueillir les siens, ceux d'une première noce malencontreuse et malheureuse ?

Pourquoi moi ? Moi qu'elle a accusée de l'avoir forcée à épouser mon père par ma simple présence. Tantôt j'étais son bouquet de mariée et tantôt j'étais

celle qui avait ruiné sa vie en l'obligeant à rester avec cet homme !

Quelle énorme responsabilité, une responsabilité que je n'ai jamais voulu assumer.

Pourquoi moi ? Je n'avais rien demandé... et surtout pas d'exister ! Elle avait le choix.

Elle aurait pu décider de me faire partir, de m'oublier, de passer à autre chose, soit en avortant, soit en accouchant sous X.

Mais elle a, certainement dans un moment d'égarement ou un élan de conscience, décidé de me garder... et elle me l'a fait payer... toute mon enfance !

Pourquoi ? Sans doute pour accrocher cet homme et être sûre qu'il s'occuperait d'elle et de ses fils, en les mettant à l'abri du besoin.

Ce fils de bonne famille, cet aristo à l'esprit chevaleresque et orgueilleux, lui qui craignait tellement d'être abandonné comme il avait pu l'être dans son enfance, placé chez sa grand-mère et séparé de sa mère. Je suppose qu'auprès de lui elle s'est faite aimante, amante, peut-être était-elle douce, enjôleuse et pourquoi pas désirable ? De doux traits de caractère que je ne lui connais pas.

J'ai tant rêvé être dans ses bras, bercée par une douce voix chantonnant, recevant de tendres baisers au creux de ma joue et sur mes tempes pour les réchauffer, sentir ses mains caresser mes petits cheveux tout fins, ou voir ses yeux s'émouvoir devant ce tout petit bébé prématuré que j'étais.

Tout cela, il n'en est rien, et les souvenirs qui hantent et heurtent mon esprit sont tout autres. Certes je ne me rappelle pas (et c'est normal) de ma période « nourrisson » mais d'aussi loin que remontent mes souvenirs, le profil dépeint est bien différent, se renforçant avec le temps.

Pourquoi moi ? J'ai longtemps cherché l'amour et ses marques d'affection, la reconnaissance et ses valorisations, mais en vain... toujours persuadée que je les trouverai soit à travers une femme qui incarnerait une mère sinon parfaite au moins meilleure, soit à travers un homme, un amoureux transi qui me rassurerait et me protégerait.

J'ai donc logiquement toujours pensé avoir besoin de l'autre, ou des autres, de

sentir que l'on m'aime, que l'on m'admire, que l'on me reconnaît, que l'on a besoin de moi... me sentir utile voire indispensable pour quelqu'un, ou pour quelque chose. Et même si cela impliquait parfois quelques privations, quelques frustrations ou quelques souffrances... après tout, le jeu en valait sûrement la chandelle.

Erreur, grosse erreur !

Durant ma vie d'adulte, après avoir surmonté de nombreux échecs, que je m'infligeais moi-même sans le savoir, j'ai enfin compris : ce n'était pas de l'amour des autres dont j'avais besoin... mais j'avais besoin de m'aimer moi-même !

Confier à l'autre, la mission de compenser mes manques, mes attentes, mes faiblesses, était assurément une responsabilité trop lourde.

En attendant tellement en retour, je serais forcément déçue !

J'ai pourtant essayé, je me suis forcée, je suis tombée, je me suis relevée, j'ai foncé, je suis retombée... et ainsi de suite.

Ma vie a évolué tant bien que mal, en passant par autant de petites victoires que de grands échecs, tout cela en ne me sentant jamais réellement ni complètement à ma place dans les échecs, et ni totalement légitime dans mes victoires. En effet, toutes ces fois où j'ai senti mon corps et ma conscience se dérober sous des événements n'étant pas toujours de mon fait, mais des réflexions de synthèse de l'image que l'on me renvoyait de moi. J'ai, alors, sans le savoir, provoqué des échecs, des chutes qui me paraissaient inévitables, voire pire : normales ! Pourquoi réussirais-je puisque je suis une incapable ? De même, j'ai toujours aimé donner le meilleur de moi-même, aussi perfectionniste que possible, aussi dure avec moi-même qu'on pouvait l'être envers moi, je devais exceller, pour leur prouver qu'ils avaient tort, d'une part, pour me prouver que j'en étais capable, d'autre part. Tout cela provoquait en moi une dualité constante, une peur omniprésente de n'entrer dans aucune des cases auxquelles on me destinait.

Une vie, « le cul entre deux chaises » comme on dit, incapable de savourer cette fameuse victoire quand elle est là... car oui, l'échec guette, il attend sagement dans son coin pour me surprendre, me stopper, m'attaquer de face et me mettre K.O.

Je le sais, c'est inéluctable !

Ma première prise de conscience s'est produite à la naissance de mes jumeaux.

Quelle chance, quel cadeau du ciel ! J'avais été capable de créer ça, moi !

Autant de beauté, de douceur et de concentré d'amour...

De l'amour inconditionnel qui échappe totalement à notre contrôle, un amour infini pour ces deux êtres minuscules tout chauds avec de petits cœurs qui battent à l'unisson. Je les aimais tellement, je n'aurais jamais imaginé qu'il soit possible d'éprouver des sentiments aussi forts sans rien attendre en retour : de l'amour offert, de l'amour gratuit, de l'amour immense, intense, celui qui submerge d'émotion dès que l'on ouvre la bouche pour essayer d'exprimer le moindre ressenti.

Un sentiment qui vous attrape et vous serre la poitrine, et où toute votre attention se focalise sur ces petites vies pour lesquels vous craignez tant. Un besoin irréprensible de protéger, d'aimer s'empare alors de vous.

Le choc pour moi a été terrible !

Oui, une incompréhension gigantesque venait brutalement s'emparer de moi : comment peut-on ne pas aimer ses enfants ? Comment peut-on leur faire subir tout ce que l'on m'a fait subir ? Comment est-il possible qu'une mère puisse faire autant de mal à ses enfants ?

La seule réponse qui m'est alors venue à l'esprit était glaçante : elle ne m'aimait pas !